

# Son premier film politique

Le film de Jacob Berger *Un juif pour l'exemple* sort aujourd'hui dans les salles. Adaptation du livre de Jacques Chessex, il raconte le meurtre d'un marchand juif de bétail, par un groupe nazi payernois, en 1942. La narration passe par les yeux de l'écrivain, sonde sa mémoire et sa relation à un drame qui l'a hanté toute sa vie.

XAVIER SCHALLER



Bruno Ganz interprète Arthur Bloch, le marchand de bétail juif assassiné à Payerne en 1942. VEGA FILM

**A**priori, le livre de Jacques Chessex *Un juif pour l'exemple* semble inadaptable au cinéma: 60 pages, aucune psychologie, aucune description. Pourtant l'écrivain tenait à ce projet. Il l'avait d'abord confié au réalisateur Lionel Baier. C'est finalement le Genevois Jacob Berger, auteur notamment d'*Aime ton père*, avec Gérard et Guillaume Depardieu en 2003, qui a mis en scène cette histoire.

**Comment avez-vous abordé le livre de Chessex pour préparer votre adaptation?**

En fait, *Un juif pour l'exemple* est un mémorandum journalistique et c'est ce qui fait sa force. Pour en faire un film, il a fallu recourir à toutes sortes de subterfuges, inventer des personnages et imaginer énormément de scènes, comme Chessex les aurait écrites.

J'ai aussi dû amener l'horreur juste à la limite pour n'être ni complaisant ni gore. Je ne pouvais pas montrer l'équarissage du juif Arthur Bloch, qui s'étend sur des pages et des pages dans le livre. En fait, je me suis mis dans la peau de Chessex plusieurs années. Ce n'est pas facile à vivre, mais intéressant.

**Votre film joue sur les anachronismes, particulièrement évidents avec les voitures modernes. Est-ce pour vous une manière de lier le passé et le présent?**

Dans mon film, jadis et maintenant se télescopent. Je trouve les reconstitutions un peu cucul et je voulais éviter les stéréotypes des années 1940: Citroën Traktion et autres. Pour les policiers, par exemple, j'avais loué des uniformes de 1940, 1970 et 2016. Avec ceux d'époque, ça ne jouait pas, parce que cela amenait trop de distance avec le spectateur.

**Vous voyez beaucoup de parallèles entre ces années sombres et notre époque?**

Il y a quelque chose de similaire dans le climat politique. Chez des politiciens comme Trump, Le Pen ou d'autres, on retrouve le discours très stigmatisant de cette époque. Je sens cette haine, cette barbarie. Les passerelles sont presque visibles entre les années 1930-1940 et aujourd'hui.

Ce genre de choses arrive avec toutes sortes de petits

glissements: il y a ce que l'on pense acceptable et ce que l'on finit par accepter sans le considérer comment tout à fait acceptable. Par exemple, j'ai appris que des gardes-frontières suisses ont obligé des



«Il y a ce que l'on pense acceptable et ce que l'on finit par accepter sans le considérer comme tout à fait acceptable.»

JACOB BERGER

femmes réfugiées à se déshabiller devant tout le monde. Parce que c'était plus simple, parce qu'ils n'avaient pas le temps et les effectifs pour procéder autrement, pour plein de raisons. Est-ce acceptable? N'avons-nous pas dépassé une certaine frontière? C'est ce genre de questionnement qui m'intéresse.

**Mais vous refusez une vision binaire de la société, que ce soit celle d'aujourd'hui ou celle de la Suisse durant la guerre...**

Je mets moins l'accent que Jacques Chessex sur la parole antisémite – lui en fait des pages et des pages – car cela pousse à voir les choses en noir et blanc: moi ici et le mal là.

Il n'y a pas non plus de caricatures des nazis dans mon film. Je ne veux pas dénoncer la Suisse ou les Suisses de cette époque. Pour moi, toute cette affaire révèle quelque chose de plus complexe, de plus sourd. Les protagonistes ne sont pas des monstres. Ils vivent dans une espèce de terreau, social et économique, qui les fait glisser vers un acte innommable.

**Votre film apparaît dépouillé, ce qui est peut-être lié à l'absence de figurants.**

Il est très théâtralisé. Entre mes deux derniers films, j'ai mis en scène une pièce. Cela m'a beaucoup apporté, au niveau de la métonymie, à savoir utiliser un élément pour symboliser le tout. Par exemple, le marché au bétail de mon film est la représentation et non la reconstitution d'un marché.

Le film explore aussi la mémoire d'un homme, Jacques Chessex. Et la mémoire est par essence sélective, ne conserve que l'essentiel. Même si vous étiez 24 élèves en classe, vous ne vous souvenez que de deux ou trois lors d'un événement précis. Le reste a disparu.

**C'est aussi pour cela que vous avez tourné la majeure partie de votre film à Fribourg plutôt qu'à Payerne?**

Je voulais tourner dans un «no man's time», un endroit hors du temps, ce qu'offre la vieille ville de Fribourg. En plus, la sobriété des couleurs, surtout en hiver avec un camaïeu de gris, convenait bien à l'ambiance du film.

Après, c'est aussi une question d'infrastructure et d'éco-

nomie. Pour tourner, il faut trouver des logements, une cantine. Le bâtiment de la Chassote a été parfait comme base opérationnelle. Nous avons aussi pu y monter un genre de studio, avec les décors du café, des appartements et de la salle de concerts.

**Jusqu'à la scène des Brandons de Payerne que vous avez reconstituée au Carnaval des Bolzes...**

Oui, trois ans après. Le char des Brandons de Payerne a existé. Pas avec l'immense personnage de Chessex à l'avant, mais avec les bouilles et l'inscription «Ci-gît Chessex», avec les deux SS nazis dans le nom de l'écrivain. Cela se voulait une rigolade envers le «grand écrivain», mais cela a touché à l'obscénité et à l'horreur. Je voulais montrer le désarroi de l'écrivain face à l'image que les gens avaient de lui. En plus, le cortège a eu lieu le jour de son anniversaire, ce qui lui fera dire: «C'est le jour où je suis né et le jour où je suis mort.» Un genre de prémonition, puisqu'il est décédé peu de temps après. ■

## Les coulisses de la rencontre

Dimanche matin 4 septembre, Jacob Berger a présenté son film en avant-première au cinéma Rex à Fribourg. Il commençait là une tournée de 20 présentations en dix jours, dans 20 villes de Suisse, et se rendait l'après-midi même à Payerne. Malgré la polémique qu'y avait suscité le livre de Jacques Chessex, le réalisateur n'avait pas d'appréhension: «Les choses ont bien changé depuis la sortie du livre en 2009. Et quand on prône le courage de la parole, il faut assumer: je suis prêt à discuter et à entendre des reproches si l'on veut m'en adresser.»

Présentée en août au Festival international du film de Locarno, son œuvre a été bien accueillie par la critique et le public. «C'est mon premier film politique. Avant, je m'intéressais surtout à l'intime et j'étais très critique envers la politique. Mais nous vivons à une époque où il est impossible de ne pas s'y intéresser. Ce n'est pas un film fun, un divertissement, mais plutôt une claque ou un choc. Je pense que le public a aussi besoin et envie de ça.» XS

## Un écrivain pour l'exemple

Le personnage de Jacques Chessex est omniprésent dans le film de Jacob Berger. Une des premières scènes du film montre l'écrivain participant, en duplex et sans réagir, à une émission de radio. «J'ai repris ces propos, extrêmement acerbes, d'une émission de télévision diffusée peu après la mort de Chessex. Cela montre quelque chose de l'écrivain – il avait un don pour énerver – et aussi de la nature humaine.»

Certains ont fait remarquer au réalisateur que Jacques Chessex n'était pas ainsi, qu'il avait du répondant et ne se laissait pas faire. «Moi, je montre un homme affaibli, déjà comme vacillant devant la détestation. Il n'a plus la force de réagir et est en train

de se rendre compte de ce que son livre a mis en branle.»

Le film de Jacob Berger est autant un film sur la mémoire et en mémoire de Jacques Chessex que sur le drame morbide de Payerne. Dans le film, l'écrivain apparaît parfois comme l'enfant payernois qui a vécu le drame de 1942, parfois comme l'auteur âgé (André Wilms) qui observe et raconte. «Cette histoire l'a hanté toute sa vie, confie le réalisateur. Il erre dans son passé comme un fantôme.»

Les histoires d'Arthur Bloch (Bruno Ganz), le marchand juif assassiné, et de l'écrivain semblent inextricablement liées. Jusque dans la mort de l'écrivain une année après la pa-

ration de son ouvrage et toujours sous les feux des critiques. «Un coup de hache a tué Arthur Bloch en 1942 et un autre coup a atteint Chessex à la sortie de son livre, image Jacob Berger. Cette histoire a eu sa peau.»

On pourrait presque sous-titrer le film: Chessex, un écrivain pour l'exemple. «Personne n'a voulu tuer Chessex, mais quelque chose qui le dépasse s'est déclenché, lorsqu'il a soulevé la chape de silence qui pesait sur ce drame. Il y avait comme un volcan, une infection qui couvait dessous et qui a alors explosé. On me parle parfois du droit à l'oubli. Le silence n'est pas toujours un mauvais choix. Mais parfois il faut parler avant de pouvoir oublier.» XS